

Remettre en question l'idée que les humains ne sont pas conçus pour résoudre le changement climatique

Perspectives on Psychological Science
2022, Vol. 17(3) 619–630

© The Author(s) 2021

Article reuse guidelines:

sagepub.com/journals-permissions

DOI: 10.1177/17456916211018454

www.psychologicalscience.org/PPS

Quentin D. Atkinson¹ & Jennifer Jacquet²

¹School of Psychology, University of Auckland

²Department of Environmental Studies, New York University

Résumé

Face à une réponse mondiale lente et inadéquate au changement climatique anthropique, les universitaires et les journalistes affirment fréquemment que la psychologie humaine n'est pas conçue ou n'a pas évolué pour résoudre le problème, et ils mettent en évidence une série de « barrières psychologiques » à l'action climatique. Ici, nous examinons de manière critique cette affirmation et les preuves sur lesquelles elle repose. Nous identifions quatre problèmes clés liés à l'attribution de l'inaction climatique à la « nature humaine » ou à des barrières psychologiques issues de l'évolution : (a) minimisation de la variabilité au sein et entre les populations ; (b) simplification à l'extrême la recherche psychologique et ses implications pour la politique ; (c) circonscription de la responsabilité du changement climatique en termes d'individu au détriment du rôle d'autres aspects de la culture, y compris les acteurs institutionnels ; et (d) rationalisation de l'inaction. Pour ces raisons, le message des spécialistes des sciences sociales doit être clair – l'échec collectif actuel des humains à lutter contre le changement climatique à l'échelle requise ne peut être expliqué comme le produit d'une nature humaine universelle et fixe, car il s'agit d'un phénomène fondamentalement culturel, reflétant une évolution culturelle des valeurs, des normes, des institutions et des technologies qui peuvent et doivent changer rapidement.

Mots-clés :

climate change, essentialism, evolution, hardwired, psychology

Avec l'aide de nombreux médias de premier plan, les spécialistes des sciences sociales ont depuis des années popularisé l'idée que les humains ne sont pas conçus pour résoudre le changement climatique. Dans son article d'opinion du Los Angeles Times de 2006, le psychologue et auteur à succès Dan Gilbert a soutenu que les Américains sont moins préoccupés par le changement climatique anthropique que par le terrorisme parce que le cerveau humain n'a pas évolué pour répondre à des menaces comme le réchauffement climatique (Gilbert, 2006). Un article du Washington Post de 2009 commence ainsi : « *Pour un psychologue, le changement climatique semble avoir été conçu pour être ignoré* » (Fahrenthold, 2009). Dans un article de 2012 intitulé « *Nous sommes tous des idiots du changement climatique* », le New York Times a cité Anthony Leiserowitz, directeur du *Yale Project on Climate Change Communication* : « *Vous ne pourriez presque pas concevoir un problème qui corresponde moins bien à notre environnement psychologie sous-jacente* » (Gardiner, 2012). Des allégations similaires sont apparues à plusieurs reprises dans les médias au cours de la dernière décennie (pour d'autres exemples, voir le *Tableau 1*), du titre du magazine TIME « *Une étude montre que les êtres humains sont trop égoïstes pour résoudre le changement climatique* » (Walsh, 2013) à l'essai de l'écrivain Jonathan Franzen en 2019 dans The New Yorker intitulé « *Et si nous arrêtons de faire semblant ?* » dans lequel il affirmait qu'une « *apocalypse climatique* » est la conséquence inévitable de la « *nature humaine* ».

Tableau 1. Quelques articles de presse populaires sur l'idée que les humains ne sont pas conçus pour lutter contre le changement climatique

Article (*les titres ci-dessous ont également été traduits, n.d.t.*)

Le changement climatique est le dernier problème admis mais ignoré (Fahrenthold, 2009)

Et si nous arrêtons de prétendre que l'apocalypse climatique peut être stoppée ? (Franzen, 2019)

Nous sommes tous des idiots du changement climatique (Gardiner, 2012)

Si seulement l'homosexualité causait le réchauffement climatique (Gilbert, 2006)

Nos blocages psychologiques détruisent la planète (Goldhill, 2015)

Comment l'anxiété liée au changement climatique nous empêche d'agir (Grégoire, 2015)

Votre cerveau sur le changement climatique : pourquoi la menace produit de l'apathie, pas de l'action (Harman, 2014)

Comment les biais du cerveau empêchent l'action climatique (King, 2019)

L'égoïsme peut-il sauver l'environnement ? (Low & Ridley, 1993)

La bataille contre le réchauffement climatique est dans votre tête (Paramaguru, 2013)

Pourquoi nos cerveaux n'ont pas été conçus pour faire face au changement climatique (Vedantam, 2016)

Pourquoi le câblage de nos cerveaux rend difficile l'arrêt du changement climatique (Victor et al., 2017)

Une étude montre que les êtres humains sont trop égoïstes pour régler le changement climatique (Walsh, 2013)

Les affirmations selon lesquelles l'incapacité à apporter les changements collectifs nécessaires pour résoudre les problèmes environnementaux tels que le changement climatique font partie de la nature humaine ne se sont pas limitées à la presse populaire. Par exemple, il y a près d'un quart de siècle, M. Wilson et al. (1998) ont écrit que :

« La théorie et les données disponibles sur le comportement humain soutiennent la thèse selon laquelle l'Homo sapiens n'est pas par nature un écologiste, et donc que reconnaître les problèmes environnementaux, les déplorer et acquérir une compréhension sophistiquée de leurs sources dans nos actions, peut ne pas suffire à motiver les changements de comportement nécessaires pour y remédier. » (p. 502)

Gifford (2011), écrivant dans *American Psychologist*, cite le « *cerveau ancien* » et ses préoccupations concernant « *le groupe immédiat, les dangers immédiats, les ressources exploitables et le temps présent* » des humains, ainsi que le fait qu'il « *n'a pas beaucoup évolué depuis des milliers d'années* », car ce n'est pas « *naturellement compatible avec le fait d'être préoccupé, au 21^e siècle, par le changement climatique mondial, qui est lent, généralement lointain et sans rapport avec le bien-être actuel de nous-mêmes et de nos proches* » (p. 291). Et Van Vugt et al. (2014) affirment dans *Social Issues and Policy Review* que « *nos esprits ne sont pas conçus pour répondre aux problèmes environnementaux lorsque ces problèmes sont lointains, globaux et présentés en termes abstraits* » (p. 23).

Une grande partie de ce travail (qui provient en majoritairement d'Amérique du Nord, bien que plusieurs partisans soient basés au Royaume-Uni et en Europe) est fondée sur une conceptualisation de l'esprit humain comme un ensemble de supposées « barrières », « préjugés » ou « défis » psychologiques qui contrecarrent l'action climatique. Le *Tableau 2* répertorie au moins 25 de ces caractéristiques à partir d'une sélection d'articles publiés au cours des deux dernières décennies. Bien que loin d'être exhaustif, cet échantillon donne une indication de l'éventail des processus psychologiques qui ont été identifiés. Les obstacles les plus fréquemment cités incluent la propension humaine à ignorer les événements éloignés dans le temps et dans l'espace, les problèmes de perception des changements lents et « insensibles » et le conflit entre l'intérêt personnel et le bien commun. Cependant, les appels aux barrières psychologiques contre l'action climatique couvrent toute la gamme de la psychologie humaine,

de la tendance à se conformer aux normes sociales (Asch, 1956), au tribalisme moral (Markowitz & Shariff, 2012), au déni (Baumeister et al., 1998), l'habitude (Wood & Rünger, 2016), à l'optimisme excessif (Sharot, 2011), les effets rebond (Wegner et al., 1987), le tokenisme (Laws, 1975), l'erreur fondamentale d'attribution (Ross, 1977), la théorie des perspectives (Kahneman & Tversky, 1979) et une foi excessive dans les solutions surnaturelles ou technologiques (par exemple, Clark et al., 2016).

Peu de spécialistes des sciences sociales prétendraient que les « barrières psychologiques » sont insurmontables, que l'espèce est carrément incapable d'atténuer un changement climatique dangereux, ou qu'il n'y a pas d'autres barrières structurelles importantes à surmonter – de nombreux chercheurs dans le domaine prennent en effet soin de noter ces réserves. De plus, il y a clairement une valeur dans la recherche en psychologie visant à comprendre comment différentes personnes perçoivent, traitent et agissent sur les nombreux défis que présente le changement climatique. Néanmoins, nous pensons que les gros titres, les citations et les articles comme ceux cités ci-dessus promeuvent finalement une lecture des preuves psychologiques qui essentialisent le manque de progrès des humains, soit explicitement comme un produit de la nature humaine universelle, soit implicitement en dépeignant l'esprit humain comme une collection de barrières psychologiques contre l'action climatique issues de l'évolution. De tels arguments ne sont pas nouveaux, ayant circulé pendant plus de deux décennies, et certains pourraient prétendre que le temps n'a fait que renforcer l'affaire. Quelle meilleure démonstration des insuffisances de la psychologie humaine face au changement climatique que des décennies d'augmentation des émissions de gaz à effet de serre ? Cependant, nous craignons que l'essentialisation de l'inaction climatique de cette manière non seulement ne déforme la recherche et la théorie psychologiques, mais circoncrive également le récit de la politique climatique d'une manière qui pourrait elle-même constituer un obstacle potentiel à la lutte contre le changement climatique.

Quatre problèmes avec la recherche qui essentialise l'inaction climatique

Minimiser les variations au sein et entre les populations

Lorsque les spécialistes des sciences sociales ou les communicants scientifiques affirment ou insinuent que l'échec collectif des humains à lutter contre le changement climatique à l'échelle requise est un résultat naturel de la psychologie humaine, ils ignorent ou minimisent la variation des réponses psychologiques au problème. Les barrières psychologiques souvent proposées sont qualifiées « d'universelles » ou décrites comme un trait de l'Humanité ou « d'Homo sapiens ». C'est pourquoi Gilbert dit que « *le cerveau humain a évolué pour répondre [...] aux caractéristiques que le terrorisme possède et qui manquent au réchauffement climatique* » (Gilbert, 2006, §3). Plus souvent, le simple « nous » collectif est utilisé : « *nous surestimons les menaces qui sont moins probables mais plus faciles à retenir, comme le terrorisme, et sous-estimons les menaces plus complexes, tel que le changement climatique* » (King, 2019, §7). Qui est le « nous » auquel la recherche fait référence ? Les citoyens américains ? La classe moyenne anglophone ? Les occidentaux ? Il apparaît que ce « nous » s'applique à tous les humains ; mais la façon dont les gens réagissent à la menace du changement climatique varie profondément au sein et entre les populations humaines à travers le monde.

Une enquête mondiale de Pew Research en 2019 a révélé que bien que 59 % de la population américaine (c'est-à-dire la majeure partie de la population du pays) considère le changement climatique comme une menace majeure, ce nombre variait de 38 % en Israël à 86 % et 90 % en Corée du Sud et en Grèce respectivement (Poushter & Huang, 2019).

Tableau 2. Barrières psychologiques proposées pour résoudre le changement climatique et d'autres problèmes environnementaux ainsi que les articles qui les mentionnent

N°	Barrière psychologique	Référence
1	Difficulté à hiérarchiser les événements éloignés dans le temps et l'espace	Clayton et al. (2015); Gifford (2011); Gilbert (2006); Griskevicius et al. (2012); Jamieson (2015); Markowitz & Shariff (2012); Pearson et al. (2016); Ross et al. (2016); Swim et al. (2009); van der Linden et al. (2015); Van Vugt et al. (2014)
2	Faible importance des changements lents et insensibles	Gifford (2011) ; Gilbert (2006); Griskevicius et al. (2012); Jamieson (2015); Ross et al. (2016); Swim et al. (2009); Van Vugt et al. (2014)
3	Propension à l'intérêt personnel par rapport au bien commun	Gifford (2011); Griskevicius et al. (2012); Pearson et al. (2016); Ross et al. (2016); Swim et al. (2009); Van Vugt et coll. (2014)
4	Déni et rationalisation dus aux dissonances cognitive et à la menace du statu quo	Clayton et al. (2015); Gifford (2011); Markowitz & Shariff (2012); Swim et al. (2009); van der Linden et al. (2015)
5	Incapacité à appréhender l'incertitude et la complexité	Gifford (2011) ; Jamieson (2015); Markowitz & Shariff (2012); Ross et al. (2016)
6	Un penchant pour l'optimisme	Clayton et al. (2015); Gifford (2011); Johnson & Levin (2009); Markowitz & Shariff (2012);
7	Manque de contrôle perçu (effet de goutte d'eau dans l'océan ou croyance en l'inadéquation des institutions)	Gifford (2011) ; Jamieson (2015); Ross et al. (2016); Swim et al. (2009)
8	Conformité sociale et imitation	Gifford (2011) ; Griskevicius et al. (2012); Swim et al. (2009); Van Vugt et al. (2014)
9	Biais endogroupe et inégalité des causes et des effets	Gifford (2011); Johnson & Levin (2009); Pearson et al. (2016); Swim et al. (2009)
10	Tribalisme moral et visions du monde conflictuelles	Gifford (2011) ; Markowitz & Shariff (2012); Swim et al. (2009)
11	Risques perçus du changement de comportement	Gifford (2011) ; Pearson et al. (2016); Swim et al. (2009)
12	Effet rebond	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
13	Croyance dans un salut surnaturel	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
14	Croyance dans un salut technologique	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
15	Dynamique/habitude comportementale	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
16	Absence d'attachement au lieu	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
17	Manque de confiance dans les scientifiques et les responsables gouvernementaux	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
18	Privilégier un changement symbolique facile plutôt qu'un changement significatif difficile	Gifford (2011) ; Swim et al. (2009)
19	Recherche d'un statut relatif versus statut absolu	Griskevicius et al. (2012); Van Vugt et al. (2014)
20	Irréprochabilité d'une action non intentionnelle	Gilbert (2006) ; Markowitz et Shariff (2012)
21	Refus de renoncer aux coûts financiers irrécupérables des infrastructures existantes	Gifford (2011)
22	Préjugé envers l'information (et ses interprétations) qui renforce ses propres opinions	Clayton et al. (2015)
23	Manque d'intuitions morales concernant les phénomènes constitutifs du monde (par exemple, le changement climatique)	Jamieson (2015)
24	Erreur d'attribution fondamentale (attribuer son propre comportement à la situation mais le comportement des autres à une action intentionnelle)	Johnson & Levin (2009)
25	Théorie des perspectives (prédisposition au risque lors du choix parmi les pertes potentielles, aversion au risque lors du choix parmi les gains potentiels)	Johnson & Levin (2009)

Et bien que les répondants américains soient en effet plus susceptibles de classer l'État islamique (62%) et les cyberattaques d'autres pays (74%) comme des menaces majeures, le changement climatique était la menace la plus importante dans la plupart des pays sondés (Poushter & Huang, 2019). Même au sein d'une population comme celle des États-Unis, l'accent mis sur les niveaux moyens de préoccupation concernant le changement climatique masque une très grande variabilité au sein de la population en termes de démographie, d'identité sociale et

de valeurs. Par exemple, une enquête Pew Research de 2015 a révélé que bien que 68 % des Démocrates américains pensent que le changement climatique est une menace très sérieuse, ce nombre tombe à 20 % chez les Républicains (Poushter & Huang, 2019).

Mis à part le fait que ces résultats d'enquête semblent plutôt suggérer que la plupart des gens se soucient en fait plus du changement climatique que du terrorisme, ils servent à mettre en évidence trois réalités essentielles pour lutter efficacement contre le changement climatique, mais qui se perdent dans des explications essentialistes. Premièrement, il n'y a pas de réponse humaine universelle au changement climatique. Cela s'applique aux croyances de « niveau supérieur » sur les réalités du changement climatique telles que celles exprimées ci-dessus, mais aussi aux processus cognitifs de « niveau inférieur » identifiés comme des obstacles au changement climatique dans le Tableau 2 – tels que l'actualisation temporelle, la perception du risque, l'intérêt personnel, le raisonnement moral et la motivation à se conformer – qui peuvent fonctionner très différemment d'une population à l'autre (Henrich et al., 2010). Une telle variation rend le concept d'une nature humaine universelle très problématique en général (Buller, 2005) mais particulièrement lorsqu'il est appliqué à un phénomène socioculturel complexe tel que la réponse au changement climatique.

Deuxièmement, les institutions culturelles, les normes, les valeurs et les croyances sont des déterminants extrêmement importants des réponses individuelles au changement climatique. Lorsque 68 % des Démocrates mais seulement 20 % des Républicains déclarent voir le changement climatique comme une menace sérieuse, cela suggère que tous les obstacles qui existent sont, par exemple, des aspects de l'idéologie politique, et non de la nature humaine. Des travaux interculturels ont démontré que, dans le monde entier, les valeurs démocratiques et, en particulier en Occident, la vision du monde et l'idéologie politique sont parmi les prédicteurs les plus puissants et les plus cohérents des préoccupations liées au changement climatique (Dunlap et al., 2016 ; Hornsey et al., 2016 ; Lewis et al., 019). D'autres facteurs culturels puissants incluent le niveau d'éducation et, en Europe et en Amérique latine, la compréhension du changement climatique (Lee et al., 2015).

Troisièmement, si la population américaine, parmi laquelle de nombreuses recherches sur la psychologie du changement climatique ont été réalisées, est moins préoccupée par le problème que la majeure partie du monde (Poushter & Huang, 2019 ; Stokes et al., 2015), c'est une source de données particulièrement trompeuse pour les affirmations générales sur la réponse « humaine » probable. Ceci n'est qu'un exemple d'un problème plus large dans le domaine de la psychologie (et d'autres disciplines des sciences sociales), qui s'est principalement appuyé sur des sujets WEIRD¹ (occidentaux, éduqués, industrialisés, riches, démocratiques), qui sont des valeurs aberrantes sur de nombreuses mesures psychologiques et donc un mauvais indicateur des affirmations générales sur la psychologie humaine (Henrich et al., 2010). Bien sûr, cela ne signifie pas que les travaux sur la psychologie du changement climatique aux États-Unis ne sont pas valables. Au contraire, étant donné la puissance géopolitique des États-Unis et leur contribution aux émissions mondiales, la recherche basée aux États-Unis est d'une importance cruciale. Cependant, la valeur de ce travail réside dans le fait de montrer la nature contextuelle de la raison pour laquelle de nombreux dirigeants, citoyens et institutions américains continuent de s'opposer à une action climatique significative, et non comme base d'explications essentialistes de l'inaction.

¹ Western, Educated, Industrialized, Rich, Democratic

Simplifier à l'extrême la recherche psychologique et ses implications pour les politiques

Lorsque des universitaires ou des journalistes identifient des caractéristiques largement spécifiées de la psychologie humaine (par exemple, l'actualisation future ou l'erreur d'attribution fondamentale) comme des obstacles à l'action climatique, ils risquent (a) de simplifier à l'excès le lien entre les preuves psychologiques actuelles et l'action collective efficace et (b) de produire une fausse confiance dans l'efficacité relative des stratégies possibles pour lutter contre le changement climatique. L'utilité d'identifier les barrières psychologiques induites par l'évolution contre l'action climatique a souvent été présentée comme un moyen pour les humains de reconnaître et de comprendre leurs limites cognitives et ainsi de concevoir des stratégies pour les surmonter (par exemple, Gifford, 2011 ; Griskevicius et al., 2012 ; Johnson & Levin, 2009 ; Ross et al., 2016 ; Van Vugt et al., 2014). Par exemple, si la psychologie humaine est moins sensible aux menaces distantes dans le temps et dans l'espace, l'action devrait être motivée en soulignant comment la lutte contre le changement climatique peut apporter des avantages ici et maintenant (Griskevicius et al., 2012 ; Leiserowitz, 2007 ; Leviston et al., 2014 ; Moser, 2010 ; van der Linden et al., 2015 ; Weber, 2006). S'il est difficile de percevoir des changements lents et insensibles dans un système climatique complexe et incertain, il faut privilégier les changements immédiatement perceptibles et les relations de cause à effet simples (Leviston et al., 2014 ; Weber, 2006). Si les individus sont plus motivés par l'intérêt personnel et le népotisme que par le bien commun, alors les communicateurs doivent faire davantage appel aux intérêts des individus et de leurs proches (Griskevicius et al., 2012 ; Van Vugt et al., 2014).

De telles recommandations pointent vers des solutions apparemment simples fondées sur l'histoire évolutive de l'homme, mais le lien entre les barrières psychologiques couramment citées chez l'homme et l'action climatique à grande échelle est rarement simple. Par exemple, la tendance humaine à ignorer les menaces potentielles éloignées dans le temps et dans l'espace est l'un des obstacles les plus largement cités à la lutte contre le changement climatique (*Tableau 2*). En réponse, il a été suggéré de promouvoir l'action climatique en mettant en évidence les conséquences immédiates du changement climatique ici et maintenant (Griskevicius et al., 2012 ; Leiserowitz, 2007 ; Leviston et al., 2014 ; Moser, 2010 ; van der Linden et al., 2015 ; Weber, 2006). Cependant, la recherche indique des effets mitigés d'une « proximation » du changement climatique de cette manière (Böhm & Pfister, 2005 ; Brügger et al., 2015 ; Gattig & Hendrickx, 2007). Certaines études trouvent une relation positive entre la proximité perçue et la volonté d'agir (Scannell & Gifford, 2013 ; Spence et al., 2011), mais d'autres ne trouvent aucune relation ou l'effet inverse (par exemple, Shwom et al., 2008 ; Spence et al., 2012). Une revue de la recherche par Brügger et al. (2015) a constaté que la relation entre la proximité perçue du changement climatique et la motivation à agir était complexe et dépendait de nombreux facteurs, y compris la façon dont les individus appréciaient les ressources en question et ce qu'ils pensaient de la facilité et de l'efficacité des actions possibles à leur disposition. La conceptualisation de ces effets de la distance psychologique sur la saillance de la menace comme un obstacle à la lutte contre le changement climatique détourne l'attention des façons complexes et parfois inattendues dont les éléments de la psychologie humaine interagissent les uns avec les autres et avec la culture et l'environnement. De plus, elle éclipse ce qui peut être une arme puissante dans la lutte contre le changement climatique – la capacité à imaginer des scénarios dans des temps et des lieux lointains (Suddendorf, 2013) ou comme Gilbert (2006) l'a reconnu (mais ne l'a pas souligné), une « *capacité esquiver ce qui n'est pas près d'arriver* » (§11).

Des mises en garde similaires s'appliquent aux autres obstacles psychologiques proposés contre l'action climatique. Bien qu'il soit vrai que l'intérêt personnel présente un défi pour les dilemmes

sociaux tels que le changement climatique qui impliquent une responsabilité collective, les appels simplistes à l'intérêt personnel peuvent se retourner contre eux en inhibant les valeurs intrinsèques (par exemple, protéger la planète) en faveur de valeurs extrinsèques (par exemple, pour économiser ; Brown & Kasser, 2005 ; Evans et al., 2013 ; Markowitz & Shariff, 2012). De plus, les gens peuvent coopérer et le font souvent pour résoudre des dilemmes sociaux (Fehr & Fischbacher, 2003; Ostrom, 1990), et leur capacité à le faire est une caractéristique de l'espèce (Tomasello et al., 2012). De même, présenter la faible importance des changements lents et insensibles comme un obstacle à l'action climatique implique que les résultats climatiques tangibles doivent être mis en avant plutôt que des choses qui ne peuvent pas être vues ou ressenties directement. Mais les choses qui ne peuvent être vues ou ressenties font partie des préoccupations humaines les plus saillantes (par exemple, la religion).

En effet, de nombreux aspects de la psychologie humaine sont suffisamment flexibles et contingents pour pouvoir être considérés comme un obstacle ou une aide pour lutter contre le changement climatique. L'incertitude quant à l'avenir peut faire place à la complaisance ou au déni et réduire la motivation (Gifford, 2011 ; Markowitz & Shariff, 2012) mais peut également favoriser une approche conservatrice pour éviter le risque de perte (Wade-Benzoni et al., 2008). La conformité sociale et le désir de statut peuvent aller à l'encontre de l'action climatique (Sturman et al., 2016) ou en faveur de l'action (Griskevicius et al., 2010 ; McDonald & Crandall, 2015). Un « biais d'optimisme » peut rendre les gens follement optimistes et complaisants (Gifford, 2011 ; Johnson & Levin, 2009), mais l'espoir peut également motiver l'action face à tous les obstacles (Bury et al., 2019 ; Scheier et al., 1986). La religion et la promesse de salut peuvent être une distraction (Eckberg & Blocker, 1989) ou un appel aux armes (Pape Francis, 2015).

La question de savoir si un processus cognitif (*Tableau 2*) constitue un obstacle dépend souvent du contexte structurel et culturel. Dans certains cas, cela est évident – par exemple, la croyance en un salut surnaturel ou le manque de confiance dans les scientifiques sont des phénomènes intrinsèquement culturels. Dans d'autres cas, un obstacle existe, mais le présenter comme un processus cognitif sous-estime le rôle des facteurs structurels et culturels. Par exemple, la dissonance cognitive et la justification du système (c'est-à-dire une orientation pour défendre le statu quo) peuvent conduire au scepticisme face au changement climatique dans les sociétés où le statu quo entraîne des émissions élevées par habitant (Feygina et al., 2010). Comprendre les processus cognitifs qui conduisent certaines personnes à défendre l'insoutenable système actuel est donc un axe de recherche important en psychologie. Mais il nous semble limitant de situer la barrière dans les processus cognitifs eux-mêmes (dissonance cognitive ou défense du statu quo) de manière séparée ou prépondérante comparativement aux valeurs, normes et incitations culturelles dans lesquelles ils opèrent. Même de petits changements dans le cadre des valeurs peuvent transformer la justification du système en un désir de défendre le mode de vie actuel face à une menace environnementale (Feygina et al., 2010).

Considérer le changement climatique comme un dilemme moral individuel

L'accent mis sur les barrières psychologiques et la nature humaine circonscrit la responsabilité du changement climatique en termes d'actions individuelles. Certains travaux dans ce domaine ont pris soin de reconnaître le rôle des facteurs institutionnels et structurels de niveau supérieur (par exemple, Gifford, 2011 ; Johnson et Levin, 2009 ; Swim et al., 2009) et ont noté que les solutions à des niveaux supérieurs doivent tenir compte de la psychologie individuelle pour obtenir le soutien des dirigeants politiques et de leurs électeurs (Clayton et al., 2015 ; Swim et al., 2009). Néanmoins, expliquer l'inaction climatique comme le produit de barrières psychologiques présentes chez tous les êtres humains nécessite que la responsabilité du

changement climatique soit considérée à travers le prisme des actions individuelles plutôt qu'à travers les cultures et le comportement de puissantes entreprises, gouvernements et autres institutions. Par exemple, la recherche peut examiner l'adéquation entre le changement climatique et le système de jugement moral humain sans tenir compte des problèmes structurels et politiques qui donnent lieu à des dilemmes moraux en premier lieu (par exemple, Markowitz et Shariff, 2012). D'autres conçoivent les barrières structurelles principalement par rapport à l'action individuelle. Par exemple, Gifford (2011) compare l'action sur le climat à des problèmes tels que le tabagisme et le port de la ceinture de sécurité (il y a des chevauchements possibles, mais il y a aussi des différences fondamentales, en particulier dans la mesure où ces problèmes sont des dilemmes sociaux collectifs ou « de seuil » qui nécessitent un minimum de coopération entre un certain pourcentage d'acteurs pour réussir). Cette focalisation sur le niveau individuel suit un modèle plus large de la psychologie traditionnelle, qui a longtemps été critiquée pour avoir sous-estimé le rôle des structures culturelles et sociales de niveau supérieur (Reicher, 2004) et est elle-même le produit d'une longue tradition culturelle d'individualisme en Occident (Schulz et al., 2019). De plus, la recherche sur la psychologie individuelle a eu tendance à se concentrer sur les ménages consommateurs (par exemple, Swim et al., 2009, 2011) ou sur un échantillon représentatif de la population. Beaucoup moins d'attention a été accordée par les psychologues aux traits psychologiques des acteurs puissants en particulier, y compris les politiciens, les dirigeants d'entreprise et les éminents opposants au climat (par exemple, Jacquet, 2017). Quelles sont, par exemple, les principales différences psychologiques entre l'ancien PDG d'ExxonMobil, Lee Raymond, qui a intensifié l'opposition de l'entreprise à la politique et à la recherche sur le changement climatique (y compris via une campagne de déni du changement climatique à grande échelle) et l'ancien PDG de BP, John Browne, qui a publiquement accepté la science du climat et a décidé de ne pas faire de dons politiques pour aller à l'encontre l'action climatique aux États-Unis (Coll, 2012) ?

En se concentrant sur les ménages consommateurs, la recherche sur les barrières psychologiques au changement climatique invite naturellement à recommander des « *nudges*² » (Sunstein & Thaler, 2008) ou des « *behavioral wedge*³ » (Dietz et al., 2009). On a beaucoup parlé des travaux récents appliquant les connaissances sur la cognition humaine pour concevoir des interventions de changement de comportement individuel qui favorisent les biens publics. La Behavioral Insights Team ou « Nudge unit », très appréciée au Royaume-Uni, par exemple, a produit des résultats mesurables dans des domaines aussi divers que la promotion d'une alimentation saine (Halpern, 2016) et l'amélioration de la conformité fiscale (Hallsworth et al., 2017). Cependant, les résultats des interventions de changement de comportement ciblant des problèmes d'action collective plus complexes et à grande échelle tels que les systèmes énergétiques et le changement climatique sont moins évidents. Un examen des tentatives de changement de comportement lié à l'utilisation de l'énergie domestique, par exemple, a révélé des gains moyens de seulement 1 % à 3 % (RAND Europe, 2012). Ces gains sont bien en deçà du niveau de changement transformateur requis (par exemple, Díaz et al., 2019 ; Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, 2018 ; C. Wilson, 2015).

Rationaliser l'inaction

Enfin, l'idée que l'homme n'a pas été conçu pour résoudre le changement climatique risque de rationaliser l'inaction. Il y a une longue histoire d'appels à la nature humaine ou d'arguments biologiques similaires pour justifier le statu quo et nier le potentiel de changement social.

² Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_du_nudge (« coup de coude »)

³ Un « coin* comportementale », expression imagée pour évoquer le changement – la « correction » – du comportement des ménages eu égard au enjeux climatiques. * Voir « coin de bûcheron ».

L'esclavage socialement sanctionné, le racisme, le sexisme et la discrimination pour l'orientation sexuelle ont tous utilisé des appels à l'innéité biologique comme justification. Certains chercheurs ont suggéré (et le font toujours) que l'écart entre les sexes dans certains domaines, y compris les mathématiques, existait parce que les hommes sont de meilleurs penseurs spatiaux que les femmes. Pourtant, l'écart entre les filles et les garçons aux tests de mathématiques disparaît dans les cultures plus égalitaires (Guiso et al., 2008). Nous ne suggérons pas que ceux qui font des recherches et des rapports sur la psychologie du changement climatique interprètent intentionnellement de manière erronée les preuves psychologiques pour préserver le statu quo. Mais il existe une relation évidente entre les revendications psychologiques et les arrangements sociaux.

Le plus préoccupant est peut-être la possibilité que l'essentialisation de l'inaction climatique crée une fausse perception selon laquelle l'incapacité à agir est non seulement naturelle mais inévitable. Au cours des deux dernières années, des articles de haut niveau tels que « *Deep Adaptation: a Map for Navigating Climate Tragedy* » de Jem Bendell (Bendell, 2018), l'essai de Catherine Ingram « *Facing Extinction* » (Ingram, 2019) et l'article de Jonathan Franzen dans The New Yorker « *What If We Stopped Pretending* » (Franzen, 2019) ont présenté une lecture profondément pessimiste de la psychologie humaine et de sa capacité à agir. En examinant les progrès de l'humanité à ce jour, Franzen (2019) écrit que « *psychologiquement, ce déni a du sens* » (§5) et poursuit en « *appliquant les contraintes de la psychologie humaine* » (§9) pour générer des prédictions dystopiques pour l'avenir. Ingram (2019) déclare que « *se préoccuper du changement climatique ne nous vient pas naturellement* » (§25) avant de résumer l'article du psychologue Dan Gilbert (2006) du Los Angeles Times sur le sujet. Ces exemples influents illustrent comment l'idée que les humains ne sont pas conçus pour résoudre le changement climatique peut être et est déjà utilisée pour justifier le fatalisme du changement climatique.

Laissant de côté les affirmations selon lesquelles un changement climatique dangereux est carrément inévitable, l'attribution d'un manque de progrès en matière de changement climatique à l'échelle mondiale à la nature humaine ou à des barrières psychologiques peut toujours être interprétée comme impliquant que l'inaction est un comportement humain naturel (et donc moralement acceptable) ou « normal ». Des arguments selon lesquels, dans leur inaction face au changement climatique, les gens « *sont à la fois rationnels et cohérents avec leur passé évolutif* » (Low et Ridley, 1993, paragraphe 57) ou qu'« *il est injuste d'attendre des gens [...] de faire ce genre de décision, parce que nous ne sommes pas câblés pour cela* » (Elke Weber, alors professeur de gestion et de psychologie à l'Université de Columbia, cité dans Harman, 2014, §14) risque de donner une licence morale à l'inaction, notamment celle des dirigeants politiques. De même, les titres de journaux affirmant que « *nous sommes tous des idiots du changement climatique* », « *trop égoïstes pour régler le changement climatique* » ou « *pas faits pour faire face au changement climatique* » peuvent créer une norme perçue d'apathie et d'inaction qui devient auto-réalisatrice. La recherche a montré des conséquences involontaires similaires lorsque les gens sont sensibilisés aux stéréotypes de genre et aux préjugés implicites, démontrant que de tels effets sont possibles et peuvent, en fait, être un problème plus général pour la psychologie appliquée. Par exemple, les gens portent moins de jugement et sont moins disposés à punir la discrimination lorsqu'elle est présentée comme étant due à des processus automatiques « implicites » et sont plus susceptibles d'exprimer eux-mêmes des stéréotypes de genre et de se comporter de manière cohérente avec les stéréotypes lorsqu'ils sont informés de la prévalence des stéréotypes de genre dans la population (Duguid & Thomas-Hunt, 2015).

Les affirmations qui normalisent l'inaction et l'apathie climatiques sont d'autant plus problématiques qu'elles sont en contradiction avec la réalité. Une enquête Pew Research de 2019 a montré que plus des deux tiers (67 %) des personnes dans le monde considèrent le changement climatique comme une « menace majeure », et ce pourcentage semble augmenter fortement dans de nombreux pays (contre 56 % en 2013), y compris en aux États-Unis, où ce

chiffre est désormais de 59 % (Poushter & Huang, 2019). Une enquête plus récente de 2020 a montré que même si l'Europe était sous le choc des impacts du COVID-19, les Européens considéraient toujours le changement climatique comme une plus grande menace pour leur pays que la pandémie (Poushter & Huang, 2020). Des enquêtes montrent également que des politiques significatives et ambitieuses telles qu'une taxe mondiale sur le carbone sont politiquement tenables et bénéficient d'un soutien majoritaire dans tous les pays (par exemple, Carattini et al., 2019). Au-delà des données de l'enquête, les déclarations d'urgences climatiques par les gouvernements, les conseils et les universités du monde entier (Climate Emergency Declaration and Mobilization in Action, 2020) et les événements mondiaux tels que la grève scolaire pour le climat, dirigée par des membres plus jeunes de la société (par exemple, Greta Thunberg) sapent davantage l'affirmation selon laquelle l'action climatique fait partie de la nature humaine.

Conclusion

La recherche psychologique est nécessaire pour comprendre la variation des croyances et des comportements liés au changement climatique dans le monde et doit continuer à éclairer la manière dont nous communiquons le changement climatique à divers publics (Berentson-Shaw, 2018 ; Díaz et al., 2019 ; Swim et al. , 2009). Cependant, les spécialistes des sciences sociales et les communicants scientifiques doivent activement remettre en question l'idée que « l'esprit humain » est un ensemble de barrières psychologiques contre l'action climatique ou que tout échec actuel à lutter contre le changement climatique est dû à la façon dont l'évolution a conçu le cerveau humain. Comme nous l'avons souligné, l'essentialisation de l'inaction climatique de cette manière est fautive et dangereuse - fautive parce qu'elle déforme la recherche et la théorie actuelles en psychologie, et dangereuse parce qu'elle peut elle-même constituer un obstacle potentiel à la lutte contre le changement climatique.

Au lieu de cela, nous appelons les chercheurs dans ce domaine à reconnaître et à souligner plus activement les variations individuelles et culturelles substantielles dans les réponses au changement climatique et à être réalistes quant à la généralisation des résultats, en particulier ceux des populations WEIRD vivant souvent dans des pays avec des acteurs institutionnels extrêmement puissants et récalcitrants à l'instauration de politiques climatiques. De plus, nous devons travailler beaucoup plus dur pour communiquer que les obstacles les plus faciles à surmonter pour lutter contre le changement climatique ne se trouvent pas dans la biologie humaine, mais dans la culture humaine (Beddoe et al., 2009 ; Díaz et al., 2019).

Bien que la psychologie façonne le paysage politique de manière importante (Claessens et al., 2020), les institutions et les politiques actuelles ne sont pas déterminées biologiquement, aussi « naturelles » qu'elles paraissent. La politique dans le monde entier est, par exemple, devenue dominée par une vision du monde néolibérale qui n'est pas un sous-produit inévitable de la psychologie, mais reflète une tradition culturelle d'idées et d'institutions qui a pris de l'importance dans la seconde moitié du XXe siècle (Harvey, 2007). Il existe un corpus beaucoup plus large de recherches psychologiques qui peuvent aider les gens à sortir de cette matrice culturelle et à comprendre comment la culture façonne l'action climatique. Cela comprend des travaux sur les facteurs qui ont donné naissance aux normes occidentales d'intérêt personnel (Miller, 2001) et d'individualisme (Beddoe et al., 2009 ; Schulz et al., 2019) ; comment l'idéologie et le tribalisme moral (Claessens et al., 2020 ; Jacquet et al., 2014 ; Markowitz & Shariff, 2012), les médias (Eveland & Cooper, 2013 ; Feldman et al., 2012) et les réseaux sociaux en ligne (Guilbeault et al. , 2018 ; Stewart et al., 2019) influencent le discours sur le changement climatique ; comment la culture l'emporte sur la conscience individuelle (Cohn et al., 2014) ; le rôle des émotions conscientes, de l'exposition sociale et de la réputation (par exemple, Jacquet, 2017 ; Jacquet et Jamieson, 2016) ; la relation des gens à « l'économie » et

la guérison de leur obsession de la croissance économique (par exemple, Hickel, 2019) ; comment les élites riches et le lobbying des entreprises peuvent influencer les décideurs et l'opinion publique (Farrell, 2016 ; Gilens & Page, 2014 ; Leonard, 2019) ; et comment les nouvelles technologies et les normes culturelles peuvent être exploitées pour changer la façon dont les gens mangent (Willett et al., 2019), voyagent (par exemple, Higham et al., 2016), travaillent (par exemple, Dwelly & Lake, 2008) et se divertissent (Hall & Higham, 2005).

Évidemment, on a l'impression que les humains n'ont pas évolué pour résoudre le changement climatique, tout comme ils n'ont pas évolué pour lire, s'asseoir à des bureaux toute la journée, vivre dans les villes, faire de la plongée sous-marine ou promouvoir l'égalité des sexes. C'est la culture qui a permis ces comportements. Dans le même temps, les humains n'ont pas *pas* évolués pour faire face au changement climatique. Les caractéristiques psychologiques qui ont rendu les humains particulièrement capables de causer ce problème les rendent également particulièrement capables de le résoudre. Nous ne sommes pas les seuls à le reconnaître (e.g. Grinspoon, 2015 ; Paramaguru, 2013). Comme Jamieson (2014) l'a noté, « *En fin de compte, l'incapacité à agir sur le changement climatique repose sur nos institutions de prise de décision, et non sur nos façons de savoir* » (p. 81). Il est temps de remettre en question l'idée que les humains ne sont pas conçus pour résoudre le changement climatique et d'identifier plutôt les changements culturels nécessaires pour garantir l'action.

Transparence

Éditeur d'action: Laura A. King

Editeur : Laura A. King

Déclaration d'intérêts conflictuels

L'auteur ou les auteurs ont déclaré qu'il n'y avait pas de conflits d'intérêts en ce qui concerne la paternité ou la publication de cet article.